

Opéra de Nice **LES VEPRES SICILIENNES**

PHOTO

Gravure de Francesco Hayez

Des vingt-huit opéras de Giuseppe Verdi, « *Les Vêpres Siciliennes* » n'est pas celui qui a eu le destin le plus enviable : premier ouvrage du maître de Busseto à être spécifiquement composé pour ce qui s'appelait alors l'Académie Impériale de Musique, dans le cadre de l'exposition universelle de 1855, l'ouvrage, écrit en français sur un livret du célèbre Eugène Scribe, librettiste attitré de l'Opéra de Paris, déçoit à la création du point de vue du texte, narrant un énième avatar du dualisme cornélien chez les principaux protagonistes, Hélène et Henri, sur fond de massacre annoncé (celui des dites Vêpres, le 30 mars 1282) mais impressionne du fait de sa partition lorgnant sur le style « Grand Opéra » et sur l'écriture d'un Meyerbeer et d'un Halévy. Avec cet opus, Verdi entreprend la synthèse de ce qui a fait le succès de la trilogie « *Rigoletto* », « *Trovatore* », « *Traviata* » - pour le dire rapidement, une esthétique centrée sur la vérité psychologique des personnages - en y ajoutant une certaine grandeur épique irrésistiblement influencée par des œuvres telles que « *Le Prophète* », « *Les Huguenots* » ou « *La Juive* ».

Malheureusement, les reprises de l'ouvrage seront données, du vivant de Verdi, en italien et avec des titres divers (dont à Nice, lors de la saison 1876-77, sous celui de « *Giovanna di Guzman* » !) et la griffe propre aux « *Vêpres Siciliennes* » sera progressivement perdue. Même si l'œuvre, curieusement, n'atteindra jamais la même popularité que d'autres, pourtant de facture moins réussie, elle n'en connaîtra pas moins quelques reprises illustres tout au long du XXème siècle : Callas à Florence mais aussi Martina Arroyo à Paris, Montserrat Caballé au Met ou encore Renata Scotto à Milan y connaissant d'immenses succès.

Enfin la version française de l'œuvre et le retour réussi de Marco Guidarini !

A quelques exceptions près (plutôt peu réussies !), c'est donc la plupart du temps « *I Vespri Siciliani* » que le public, y compris niçois, a eu l'occasion d'entendre ces dernières années. On ne saurait donc trop remercier Marc Adam, directeur artistique des lieux, d'ouvrir sa deuxième saison avec « La » version française que l'on attendait. Si l'on en

juge par un public venu très nombreux le soir de la première, « malgré » la durée de l'ouvrage (plus de trois heures de musique) et l'option retenue d'une version de concert (moins lourde à programmer), le pari est largement gagné.

L'artisan principal de ce succès est, en premier lieu, Marco Guidarini qui retrouvait pour l'occasion la phalange dont il fut le directeur musical de 2001 à 2009. Le chef italien accomplit là ce qui relève toujours d'un-petit- miracle d'équilibre entre plateau vocal (11 protagonistes), masse chorale (particulièrement fournie dans cet ouvrage !) et orchestre, de fait, au premier plan. Sans effets inutiles, Guidarini, qui dirigeait les « *Vêpres* » pour la première fois, sait leur donner respiration, souffle et couleur propre.

La basse coréenne Kihwan Sim : un impressionnant Procida

Si le choix d'un authentique *maestro concertatore* est primordial dans ce type d'ouvrage, il est évident que ce dernier doit être très bien entouré car l'opéra en question est redoutable et exige, a fortiori dans sa version originale, des interprètes à toute épreuve ! Là encore, le pari est - presque - remporté.

Jouant sur l'homogénéité d'une distribution sans « grand nom » (surtout après le forfait, quelques jours avant la première, de Marcello Giordani, l'un des ténors « maisons » du Met de New York, ces dernières saisons ...) mais parfaitement équilibrée, Marc Adam a réussi à réunir de jeunes chanteurs dotés, pour certains, d'un tempérament et de moyens considérables qui augurent bien de leur avenir dans la galaxie lyrique internationale. Se détache ici, en particulier, au milieu d'excellents *comprimari* (dont certains sont de luxe comme la Ninetta de Sophie Fournier ou le Robert de Bernard Imbert) le Procida impressionnant de la basse coréenne Kihwan Sim et le Henri du ténor slovaque Michal Lehotsky. Ce dernier, arrivé donc en dernière minute, a appris le rôle en français pour l'occasion. Même si la prononciation lui a, souvent, posé quelques difficultés de projection, ce ténor, qui a essentiellement travaillé en troupe et chante surtout dans les théâtres d'Europe centrale dispose de la voix du rôle, l'un des plus inclassables et des plus meurtriers (!), de toute la production verdienne. Sachant parfaitement en négocier les innombrables difficultés, Michal Lehotsky fait mieux que remplacer un Giordani, malheureusement devenu peu sûr aujourd'hui : il doit être absolument réentendu à Nice dans de meilleures conditions.

Anna Kasyan dresse un émouvant portrait de femme verdienne

Si Davide Damiani, déjà applaudi la saison dernière dans « *Adriana Lecouvreur* », essaie de donner toute son ampleur au baryton émouvant de Guy de Montfort, en particulier dans le duo célèbre avec Henri à l'acte III, c'est indiscutablement avec la soprano d'origine arménienne Anna Kasyan que passe, à plusieurs occasions, le frisson des grandes soirées lyriques. Finaliste et lauréate de plusieurs concours internationaux, la jeune femme accroche d'emblée l'attention par son intelligence de l'interprétation et par sa musicalité. Même en version concert, elle dresse un émouvant portrait de femme verdienne et sait conjuguer la fièvre de l'accent (et ce dès son éprouvant air d'entrée !) aux nuances éthérées et aux vocalises « belcantistes » exigées par la partition. Tout en devant, à tout prix, demeurer prudente dans le choix des rôles proposés, et continuer à

chanter Mozart, Anna Kasyan doit être encouragée par les directeurs de théâtres à développer un potentiel vocal et dramatique de très haut niveau.

Avec cette réussite de belle facture, la saison 2014-15 de l'Opéra met la barre à un niveau élevé, ce dont on ne peut que se réjouir.

Hervé Casini
3 octobre 2014